La Mémoire, le Traumatisme et la Reconstruction Identitaire au Rwanda Post-Génocidaire : Une Lecture de *Inyenzi ou les Cafards* de Scholastique Mukasonga

By

Emeka Stanislaus Agu
Department of French & International Studies
Ignatius Ajuru University of Education, Port Harcourt
stanagu@yahoo.com, 07064799528

Anthony Njoku
Department of Modern Languages and Literatures
University of Port Harcourt
Anthony.njoku@uniport.edu.ng, 08030849163

Juliet Nwenenne Elikwu
Department of French & International Studies
Ignatius Ajuru University of Education, Port Harcourt
Juliet.elikwu@iaue.edu.ng, 08033108014

Résumé

Dans les contextes post-génocidaires, le traumatisme persiste à travers des générations, s'inscrivant dans les récits familiaux et façonnant l'identité collective. Le besoin de comprendre les effets psychologiques et culturels durables du génocide de 1994 sur les survivants et leurs descendants motive de nombreuses créations littéraires dans le Rwanda post-génocide. Cette étude examine comment *Inyenzi ou les Cafards* de Scholastique Mukasonga explore ces phénomènes. Elle vise à analyser comment Mukasonga représente la transmission du traumatisme et ses effets sur l'identité dans son récit, et en quoi les souvenirs du génocide influencent les expériences vécues et les identités des générations futures.L'étude s'appuie sur des lectures détaillées d'*Inyenzi ou les Cafards*, ainsi que sur des travaux académiques, documents historiques, articles et essais critiques pertinents sur la littérature post-génocide. Les théorie du traumatisme de Cathy Caruth et Dominick LaCapra, les études sur la mémoire de Paul Ricoeur et la théorie postcoloniale de Frantz Fanon

forment le cadre théorique pour analyser l'approche de Mukasonga dans la reconstruction narrative et la représentation de la souffrance collective. Les résultats révèlent que l'œuvre de Mukasonga est à la fois un témoignage personnel et un commentaire plus vaste sur l'expérience du peuple tutsi, utilisant des souvenirs fragmentés et des témoignages pour reconstruire et préserver l'identité culturelle après un profond traumatisme. En conclusion, le roman de Mukasonga met en lumière la résilience et la vulnérabilité inhérentes au processus de reconstruction identitaire dans la quête de guérison du traumatisme historique. L'étude recommande des recherches futures sur la littérature comme outil thérapeutique pour les survivants et pour soutenir les efforts de réconciliation sociale, offrant ainsi des perspectives sur la récupération identitaire post-conflit.

Mots Clés: mémoire, traumatisme, identité et génocide

Introduction

Le génocide de 1994 contre les Tutsis au Rwanda constitue l'un des événements les plus tragiques du XXe siècle. Environ un million de personnes, principalement des Tutsis mais aussi des Hutus modérés, ont été massacrées en l'espace de cent jours, dans une campagne de violences planifiée et soutenue par les autorités de l'époque. Cet événement traumatique a laissé une empreinte indélébile sur la société rwandaise, affectant non seulement les survivants et leurs familles, mais aussi l'identité collective et le tissu social de la nation.

Les tensions entre les groupes tutsis et hutus, qui sont exploitées par les colons allemands puis belges, constituent les racines profondes de ce conflit. À l'époque coloniale, les Belges ont instauré une hiérarchie raciale en privilégiant les Tutsis, les désignant comme une « race supérieure » en raison de leur supposée proximité physique et culturelle avec les Européens. Cela a suscité du ressentiment chez la majorité hutue, ressentiment qui a contribué à l'apparition de conflits violents dès les années 1960 et aux massacres des Tutsis dans les décennies précédant le génocide. En 1990, la guerre civile éclate entre le gouvernement rwandais et le Front patriotique rwandais (FPR), une organisation dirigée par des Tutsis exilés. Cette guerre attise la haine et la propagande contre les Tutsis, les déshumanisant

en les désignant comme des "cafards" (inyenzi), une tactique visant à inciter au meurtre (Des Forges, 1999).

Le 6 avril 1994, l'assassinat du président Habyarimana déclenche le début des massacres organisés par des milices hutues extrémistes et soutenus par le gouvernement. Pendant cent jours, des massacres de masse, viols systématiques et violences extrêmes se déroulent dans tout le pays. En l'absence d'intervention internationale, les milices *Interahamwe* et les Forces armées rwandaises (FAR) perpétuent des tueries d'une ampleur sans précédent, éliminant jusqu'à 10 000 personnes par jour. Cette horreur laisse un traumatisme profond chez les survivants, dont beaucoup ont vu leurs proches massacrés et ont dû fuir ou se cacher pour sauver leur vie (Hintjens, 2001).

Le génocide a redéfini le paysage social et politique du Rwanda. La prise de pouvoir par le FPR en 1994 marque une volonté de reconstruire la nation et de promouvoir une identité nationale unifiée. Le gouvernement, dirigé par Paul Kagame, a mis en place des politiques de réconciliation, notamment les tribunaux Gacaca, des cours communautaires visant à juger les auteurs de crimes tout en favorisant la réconciliation. Le traumatisme est cependant profond, et des milliers de survivants souffrent de stress post-traumatique. Le devoir de mémoire est aujourd'hui une priorité pour le pays, qui organise chaque année des commémorations afin de rappeler l'ampleur de la tragédie et de sensibiliser aux dangers de la division ethnique et de la haine (Human Rights Watch, 1999).

Le génocide contre les Tutsis a marqué la société rwandaise de façon indélébile, influençant à la fois sa structure politique et son identité nationale. Les efforts pour la réconciliation et le souvenir témoignent de la résilience du peuple rwandais face à cette tragédie sans précédent, et la mémoire collective demeure un pilier de la paix et de la reconstruction de la société rwandaise.

Scholastique Mukasonga est une auteure rwandaise dont l'œuvre est profondément ancrée dans l'histoire tragique de son pays, notamment le génocide de 1994 contre les Tutsis. Ayant perdu une grande partie de sa famille lors de ce génocide, Mukasonga utilise l'écriture pour exprimer son deuil, préserver la mémoire des disparus et partager l'histoire de son peuple avec le monde entier.

Son roman *Inyenzi ou les Cafards*, publié en 2006, est un témoignage poignant de la persécution subie par les Tutsis bien avant le génocide, mais aussi un récit personnel du traumatisme et de la résilience.

Née en 1956 dans le sud du Rwanda, dans une famille tutsie. Très jeune, Scholastique Mukasonga connaît la persécution et le déplacement, car sa famille est forcée de quitter leur maison et de s'installer dans une région éloignée, jugée « réservée aux Tutsi ». Les exils forcés de cette époque, initiés dans les années 1960 par le régime Hutu Power, ont profondément marqué Mukasonga. En 1994, elle se trouvait en France lorsque le génocide a éclaté, mais toute sa famille restée au Rwanda, y compris sa mère, a été massacrée. Ce traumatisme constitue un fil conducteur dans ses œuvres, et Mukasonga y revient souvent pour dénoncer les horreurs subies par les Tutsies, mais aussi pour honorer la mémoire de ses proches.

Le génocide contre les Tutsis n'est pas qu'un événement historique pour Mukasonga ; c'est une expérience personnelle et douloureuse. La plupart de ses écrits sont motivés par un désir de rendre hommage aux membres de sa famille et aux victimes, ainsi que de sensibiliser les lecteurs aux atrocités subies par les Tutsis. Dans *Inyenzi ou les Cafards*, elle exprime cette connexion personnelle de manière déchirante, illustrant comment les persécutions des Tutsis ont évolué et atteint leur paroxysme avec le génocide. Mukasonga n'a pas seulement perdu sa famille, mais aussi une partie de son identité et de son héritage culturel, des éléments qu'elle s'efforce de reconstruire et de préserver à travers son œuvre.

Résumé du roman

Inyenzi ou les Cafards de Scholastique Mukasonga est un récit poignant et autobiographique qui décrit les épreuves de la communauté tutsie au Rwanda avant le génocide de 1994. Le titre fait allusion au terme "inyenzi," ou "cafards," une insulte utilisée par les extrémistes hutus pour déshumaniser les Tutsis et justifier la violence. Dans ce livre, Mukasonga raconte les injustices vécues par sa famille et sa communauté, notamment les persécutions systématiques, les exils forcés, et la peur constante de la mort.

Le récit commence avec les événements des années 1960, au moment où Mukasonga et sa famille, ainsi que d'autres Tutsis, sont déportés de leur village vers Nyamata, une région désertique et déshéritée choisie par le gouvernement rwandais pour y reléguer les Tutsis. Ces "villages de regroupement" sont des espaces de marginalisation et de survie où la communauté tutsie doit se battre pour satisfaire les besoins les plus fondamentaux. Nyamata est un lieu aride, dépourvu d'infrastructures, d'écoles, et de soins médicaux, où la famine et la maladie sont omniprésentes. Cependant, au milieu de ces conditions hostiles, les Tutsis exilés s'efforcent de préserver leurs valeurs culturelles et familiales, et la solidarité qui les unit et les a aidés à résister aux épreuves du temps.

La figure centrale de ce récit est la mère de l'auteure, Stefanie, une femme courageuse et résiliente qui incarne l'espoir et la force de la communauté tutsie. Stefanie prend des précautions extrêmes pour protéger ses enfants, consciente du danger permanent qui les entoure. Elle prépare une cachette pour ses enfants en cas d'attaque, symbolisant ainsi la peur quotidienne de la violence et la volonté inébranlable de protéger sa famille. À travers cette figure maternelle, Mukasonga rend hommage aux sacrifices et au courage des femmes tutsies, gardiennes de la mémoire et de l'identité de leur communauté.

L'ouvrage aborde également les rafles fréquentes et les attaques violentes dont sont victimes les Tutsis. Mukasonga décrit la peur et la tension constante qui pèsent sur eux, un sentiment d'anticipation du massacre à venir, que personne n'a le pouvoir d'arrêter. Elle met en lumière l'absurdité et l'injustice des discriminations ethniques qui divisent les Rwandais, où le simple fait d'appartenir à une ethnie devient une condamnation. La violence et les horreurs décrites servent à illustrer la déshumanisation progressive des Tutsis, conduisant inexorablement au génocide de 1994.

La dimension autobiographique de *Inyenzi ou les Cafards* se transforme en un acte de témoignage. En écrivant ce récit, Mukasonga accomplit un devoir de mémoire pour rendre hommage aux membres de sa famille et aux Tutsi massacrés pendant le génocide. Ce texte est une forme de catharsis pour l'auteure, un moyen de transformer sa douleur et sa culpabilité de survivante en une voix pour ceux qui ne peuvent plus parler. Elle tente, à travers ses mots, de préserver l'histoire et

l'identité de son peuple, afin de s'assurer que les horreurs vécues ne soient oubliées.

Le roman est également un cri d'alerte contre la haine ethnique et ses conséquences dévastatrices, un plaidoyer pour la justice et la paix. Mukasonga utilise son histoire personnelle pour illustrer l'impact dévastateur de la haine collective et de la persécution systématique. En racontant la douleur, la résilience, et la lutte des Tutsis pour survivre, elle cherche à rappeler au monde l'importance de la mémoire et de la vérité.

En somme, *Inyenzi ou les Cafards* est un roman de mémoire et de résistance, qui montre comment la littérature peut devenir un outil pour comprendre le traumatisme, surmonter le deuil, et préserver l'histoire collective d'un peuple.
Alors, cette étude a pour objectifs les suivants:

1. Étudier comment Mukasonga utilise la littérature pour exprimer les douleurs et les séquelles du génocide sur les individus et la communauté tutsie, en mettant en avant les effets du traumatisme sur la mémoire collective et individuelle;
2. Identifier les moyens par lesquels Mukasonga s'appuie sur les souvenirs de son enfance et les traditions culturelles pour reconstruire l'identité tutsie, tout en explorant l'impact de la mémoire sur la résilience et l'héritage post-génocidaire.
3. Évaluer comment *Inyenzi ou les Cafards* agit comme un témoignage littéraire visant à commémorer les victimes, dénoncer l'injustice et prévenir l'oubli du génocide, en examinant le rôle de la littérature dans le traitement du traumatisme et la transmission de la mémoire historique.

Cadre théorique: la théorie du traumatisme et théories de la mémoire collective et de l'identité

La théorie du traumatisme a émergé comme une discipline interdisciplinaire cruciale pour comprendre l'impact des événements traumatisants sur l'individu et la société, notamment dans le domaine littéraire. Cette approche permet d'explorer comment les récits de trauma révèlent les complexités de la mémoire, de l'identité et du temps. Des chercheurs tels que Cathy Caruth et Dominick LaCapra ont apporté des contributions significatives à ce domaine d'étude, offrant des

perspectives précieuses sur la manière dont la littérature peut traiter des expériences traumatiques.

Cathy Caruth, dans ses travaux, met en avant l'idée que le trauma ne peut être entièrement compris ou raconté. Dans *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History* (1996), elle soutient que le trauma est souvent une expérience non vécue au moment de sa survenue, laissant les survivants dans un état d'inaccessibilité. Caruth écrit que le traumatisme ne se limite pas à être une expérience; c'est une expérience de l'expérience elle-même, qui échappe à une compréhension complète à travers le récit (Caruth, 1996). Ce concept de "non-vécu" se traduit dans la littérature par des narrations non linéaires et des représentations fragmentées.

Dans *Listening to Trauma: Conversations with Leaders in the Theory and Treatment Catastrophic Experience* (2014), Caruth entame une enquête dans les implications du trauma sur la narration. Elle y affirme que les écrivains s'engagent souvent dans des répétitions et des retours en arrière pour exprimer la douleur du trauma, rendant ainsi le récit plus fidèle à la réalité du vécu traumatique. Par exemple, elle analyse des œuvres comme *The Diary of Anne Frank*, montrant comment l'écriture permet de transcender l'horreur vécue et de créer un espace pour la mémoire.

Caruth a également coédité *Trauma: Explorations in Memory* (1995), où elle rassemble des essais explorant les liens entre trauma et mémoire dans divers contextes littéraires. Ce recueil démontre comment la littérature peut offrir un moyen d'engagement avec le passé, tout en révélant les blessures persistantes qui influencent les personnages et les lecteurs.

Quant à Dominick LaCapra, la question du trauma se concentrent sur la relation entre mémoire historique et empathie. Dans *History and Memory After Auschwitz* (1998), il propose une distinction entre le "trauma" et "l'acting out", qui décrit une répétition compulsive des expériences traumatiques sans véritable élaboration. LaCapra déclare qu'il ne s'agit pas seulement de la mémoire des événements, mais de la manière dont ces événements sont intégrés dans la vie des individus et des sociétés (LaCapra, 1998).

Dans *Writing History, Writing Trauma* (2001), LaCapra explore comment la littérature et l'histoire interagissent pour rendre compte des traumatismes collectifs. Il est d'avis que la narration littéraire permet de transcender la simple répétition des événements traumatiques, en offrant un espace de réflexion critique. Par exemple, il examine comment des textes sur l'Holocauste incitent à une réflexion plus profonde sur la responsabilité historique et la mémoire collective.

LaCapra insiste également sur l'importance de l'empathie dans le traitement du trauma. Dans *History in Transit: Experience, Identity, Critical Theory* (2004), il souligne que la littérature peut servir de moyen d'accès à des expériences difficiles, permettant aux lecteurs de s'engager avec la douleur des autres. Ce processus d'empathie est essentiel pour comprendre la profondeur des souffrances vécues, favorisant ainsi une forme de mémoire active et réflexive.

La théorie du traumatisme, telle qu'explorée par Cathy Caruth et Dominick LaCapra, offre des perspectives enrichissantes pour analyser les récits littéraires liés aux expériences traumatiques. Les œuvres littéraires qui traitent du trauma reflètent non seulement la complexité de la mémoire, mais invitent également les lecteurs à réfléchir sur leur rapport à la souffrance. Grâce à l'exploration des concepts de non-vécu chez Caruth et de l'empathie chez LaCapra, nous comprenons mieux comment la littérature devient un espace essentiel pour traiter des traumatismes, engageant un dialogue nécessaire sur la douleur, la perte et la résilience.

Dáilleurs, les théories de la mémoire collective et de l'identité dans le domaine de la littérature post-génocide, sont des outils analytiques précieux pour comprendre comment les œuvres traitent des traumatismes et de la reconstruction identitaire. Maurice Halbwachs et Paul Ricoeur, en particulier, apportent des perspectives fondamentales sur la mémoire partagée et la formation d'une identité collective après des expériences traumatisantes. Cet aperçu explore ces théories appliquées à un roman rwandais, révélant comment la littérature peut articuler et préserver la mémoire d'une nation en quête de guérison.

Maurice Halbwachs, pionnier du concept de mémoire collective, met en avant l'idée que les souvenirs individuels sont modelés par le cadre social et collectif.

Dans *Les cadres sociaux de la mémoire* (1952), il soutient que les souvenirs sont formés et conservés au sein de groupes sociaux. Cette perspective est pertinente pour l'étude de romans qui présentent le génocide rwandais comme une mémoire collective, évoquant non seulement les événements, mais aussi les traumatismes communs. Un roman rwandais post-génocidaire peut ainsi devenir un "cadre de mémoire" où les récits des personnages illustrent la construction d'une mémoire collective, reliant les individus à une histoire partagée et à une identité renouvelée. Paul Ricoeur considère la relation entre mémoire, récit et identité dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (2000). Il soutient que la mémoire collective se construit aussi par la narration, où le récit contribue à créer une continuité et une cohésion dans l'identité individuelle et collective. Dans le contexte rwandais, un roman peut incarner cette fonction narrative en permettant aux lecteurs de reconnaître et de comprendre les cicatrices du génocide. Ricoeur introduit également le concept du "travail de mémoire" qui aide les individus et les communautés à "se réapproprier" leur passé douloureux. Un roman peut, par exemple, offrir aux personnages la possibilité de raconter leur histoire, symbolisant ainsi un processus de guérison à l'échelle nationale.

Les théories de Halbwachs et de Ricoeur révèlent la manière dont les romans post-génocidaire peuvent exprimer une mémoire collective. Par exemple, dans le roman *Inyenzi ou les Cafards* de Scholastique Mukasonga, le récit individuel des personnages se transforme en une mémoire collective de souffrance, mais aussi de résilience. En abordant le passé à travers une perspective littéraire, l'auteur permet aux lecteurs de se connecter aux expériences des survivants, et la littérature devient un espace où la société rwandaise peut affronter et comprendre son propre traumatisme, tout en envisageant une identité plus unifiée et résiliente.

Les approches de la mémoire collective et de l'identité de Halbwachs et Ricoeur sont ainsi essentielles pour comprendre comment la littérature rwandaise post-génocide, à travers le roman, permet de faire vivre la mémoire de manière à favoriser la guérison et la reconstruction identitaire. Ces œuvres deviennent des instruments de commémoration et de réflexion, rappelant l'importance de la mémoire collective dans la recherche de réconciliation et dans la reconstruction de l'identité d'un peuple.

Mémoire personnelle et collective

Scholastique Mukasonga entrelace, dans *Inyenzi ou les Cafards*, des souvenirs personnels avec la mémoire collective pour offrir une perspective approfondie de l'expérience des Tutsis, en particulier pendant et après le génocide rwandais. En explorant des souvenirs intimes, Mukasonga non seulement consigne ses propres rencontres avec le traumatisme, mais elle amplifie aussi la douleur partagée de la communauté tutsie, créant ainsi un récit qui fait le pont entre l'expérience individuelle et l'histoire collective.

Une des façons dont Mukasonga atteint cette représentation collective est par ses descriptions de la peur quotidienne et de la persécution que sa famille et elle ont endurées en tant que Tutsis. Par exemple, elle décrit leur vie à Nyamata comme étant marquée par une conscience constante de la violence potentielle :
Nous vivions avec la certitude que tôt ou tard, ils viendraient nous chercher (45). Cette phrase illustre la menace omniprésente ressentie par la population tutsie, transformant un souvenir profondément personnel en une expérience partagée. En capturant cette atmosphère, Mukasonga permet aux lecteurs d'entrevoir la peur constante vécue par la communauté tutsie, contribuant ainsi à une meilleure compréhension de l'impact de ce traumatisme collectif sur leur vie quotidienne.

Mukasonga se concentre également sur le poids émotionnel de la survie et le devoir de se souvenir de ceux qui sont partis, impliquant les lecteurs dans le deuil collectif de la communauté tutsie. Elle exprime la culpabilité de survivante comme une responsabilité de maintenir la mémoire des défunts en vie: 'Je suis celle qui reste, celle qui doit pleurer pour ceux qui n'ont pas eu de tombeaux' (68). Ce sens du devoir n'est pas unique à Mukasonga, mais est partagé par de nombreux survivants, car il reflète une obligation culturelle d'honorer la mémoire de ceux qui ont péri. En racontant sa culpabilité de survivante, Mukasonga met en évidence le fardeau collectif que portent les survivants tutsis, englobant à la fois la douleur et le souvenir, renforçant ainsi l'interconnexion entre mémoire individuelle et mémoire communautaire.

En outre, Mukasonga utilise ses souvenirs comme un moyen de témoigner, invitant les lecteurs à s'identifier à l'expérience tutsie et soulignant l'importance du témoignage après le génocide. Comme elle l'explique, 'Écrire, c'est un acte de

survie, pour moi et pour eux' (102). Par son récit, le témoignage de Mukasonga devient un acte collectif de résilience, une forme de témoignage qui préserve la mémoire de ceux qui ne peuvent plus partager leurs histoires. Son écriture contribue ainsi à une compréhension élargie de l'expérience tutsie, en veillant à ce que ces voix soient préservées et reconnues.

Dans *Inyenzi ou les Cafards*, les souvenirs personnels de Mukasonga servent de canaux vers une histoire collective plus large. À travers ses récits intimes, elle favorise une compréhension des expériences partagées de traumatisme, de survie et de mémoire parmi les Tutsis, permettant aux souvenirs individuels d'enrichir le récit collectif d'un peuple marqué par une souffrance et une résilience immense.

La représentation du traumatisme

Inyenzi ou les Cafards de Scholastique Mukasonga offre une représentation poignante du traumatisme résultant du génocide rwandais. Le roman aborde non seulement les événements horribles du génocide en lui-même, mais également les effets persistants du traumatisme sur les survivants et la mémoire collective de la communauté tutsie. S'appuyant sur ses propres expériences et les souvenirs obsédants de sa famille, Mukasonga écrit pour préserver ces récits, soulignant comment le traumatisme est revécu et retraité par ceux qui ont survécu. La représentation du traumatisme dans le roman *Inyenzi ou les Cafards* se manifeste à travers les thèmes de l'anticipation de la violence, de l'absence obsédante des êtres chers et disparus, et du processus complexe de témoignage de la souffrance.

L'anticipation omniprésente de la violence et de la persécution domine les souvenirs de Mukasonga, reflétant ce que la spécialiste du traumatisme Cathy Caruth décrit comme le "retour insistant" de l'expérience traumatique (Caruth, 1996). Mukasonga transmet ce sentiment à travers les souvenirs de la peur incessante qu'elle et sa famille ressentaient en tant que minorité tutsie. Même avant le génocide de 1994, la protagoniste se souvient d'avoir vécu sous la menace constante des attaques des milices hutues. "Nous vivions avec la certitude que tôt ou tard, ils viendraient nous chercher" (Mukasonga, 45). Cette phrase montre combien l'anticipation de la violence s'était profondément enracinée dans le psychisme de la communauté tutsie, créant un état perpétuel de peur et d'anxiété qui persisterait même après la fin des violences. Cette anticipation perpétuelle du

danger illustre une des caractéristiques essentielles du traumatisme, où la menace de la violence devient un aspect fixe et inéluctable de l'existence."

Mukasonga aborde également l'impact traumatique de la culpabilité du survivant et l'expérience complexe du deuil pour ceux qui n'ont pas survécu. Dans une scène poignante, elle réfléchit à l'absence de ses proches, dont beaucoup ont péri pendant le génocide. Mukasonga écrit : 'Je suis celle qui reste, celle qui doit pleurer pour ceux qui n'ont pas eu de tombeaux'(Mukasonga, 68). Ce passage met en lumière comment l'acte de survivre entraîne un devoir de souvenir et d'honorer les morts. Les survivants portent en eux la mémoire de ceux qui ont disparu, et la douleur de leur absence se revit chaque jour. La culpabilité et la responsabilité de la survie deviennent des éléments intégrants de l'identité de Mukasonga, soulignant comment le traumatisme peut façonner le sens de soi et la mission de vie. Le roman de Mukasonga illustre ainsi comment la littérature devient un outil essentiel pour gérer cette culpabilité, lui permettant de documenter ces souvenirs et d'honorer la vie de ses proches.

Un autre aspect vital de la représentation du traumatisme dans *Inyenzi ou les Cafards* est l'acte de Mukasonga de témoigner des horreurs subies par la communauté tutsie, un processus qui reflète la notion de 'déplacement empathique' de Dominick LaCapra dans son livre *Writing History, Writing Trauma*. À travers son récit, Mukasonga invite les lecteurs dans ses souvenirs, créant une expérience « troublante » qui engage émotionnellement le lecteur face à la souffrance des autres. Cet engagement empathique devient particulièrement poignant lorsqu'elle raconte les atrocités commises pendant le génocide, décrivant avec une clarté saisissante des scènes de brutalité et de perte. La narration de Mukasonga ne se limite pas à énoncer des faits ; elle sert de moyen pour donner du sens à une tragédie insensée et pour s'assurer que le traumatisme vécu par sa famille et sa communauté ne soit pas oublié. Dans un passage, elle écrit : 'Écrire, c'est un acte de survie, pour moi et pour eux' (Mukasonga, 102). En utilisant la littérature comme moyen de témoignage, Mukasonga préserve la mémoire de ceux qui ne peuvent plus parler pour eux-mêmes, incarnant une forme de résilience et de résistance contre l'effacement de leur souffrance.

En somme, Inyenzi ou les Cafards offre une exploration vive et émouvante de la représentation du traumatisme. À travers les thèmes de la peur anticipative, de la culpabilité du survivant et du témoignage empathique, l'œuvre de Mukasonga révèle les complexités du traitement du traumatisme collectif. Son roman illustre comment le traumatisme persiste dans la vie des survivants, influençant la mémoire, l'identité et la lutte continue pour trouver un sens face à une perte incompréhensible. Le récit de Mukasonga sert non seulement de témoignage de la douleur personnelle et communautaire, mais aussi de preuve de la résilience de l'esprit humain à la suite d'un génocide.

Reconstruction d'identité post-génocidaire

Inyenzi ou les Cafards aborde les complexités de la reconstruction identitaire après le génocide rwandais, en mettant en lumière à la fois les dimensions personnelles et collectives de ce processus. À travers son récit, Mukasonga dépeint la lutte des survivants tutsis pour reconstruire leur sentiment d'identité tout en portant le poids du traumatisme collectif, de la mémoire et de la responsabilité. Sa représentation de l'identité post-génocide reflète non seulement la résilience individuelle, mais aussi l'effort commun de la communauté tutsie pour revendiquer et honorer son patrimoine au milieu de la tragédie.

Une des principales manières par lesquelles Mukasonga aborde la reconstruction identitaire est à travers la description des souvenirs personnels qui se rattachent à une expérience tutsie plus large. Elle réfléchit à son propre parcours de redécouverte de ses racines et à son obligation de se souvenir de ceux qui ont été perdus, illustrant souvent la difficulté de préserver une identité fracturée. Comme elle écrit qu'elle est celle qui est restée, chargée de pleurer pour ceux qui n'ont pas de tombeau. Cela révèle comment la survie s'accompagne d'un profond sens de responsabilité, faisant de la reconstruction identitaire une tâche à la fois personnelle et collective. Le poids de la mémoire et de la culpabilité du survivant est au cœur de la représentation que fait Mukasonga de sa propre identité, montrant ainsi que l'identité personnelle ne peut être séparée de l'expérience collective de la communauté.

De plus, Mukasonga montre que la reconstruction de l'identité post-génocidaire implique le témoignage et la documentation des expériences de la communauté

tutsie, permettant ainsi aux individus de se réconcilier avec leur passé et de trouver un sens dans le souvenir. Elle exprime qu''Écrire, c'est un acte de survie, pour moi et pour eux' (102). Par le biais de la narration, Mukasonga s'engage à un acte de préservation de la mémoire collective, suggérant que pour les survivants tutsis, l'identité implique le devoir de témoigner pour ceux qui ne peuvent pas le faire. Cette représentation souligne que l'identité post-génocidaire est ancrée dans une histoire commune et une résilience collective, chaque récit de survivant contribuant au récit plus large de la force et de la survie du peuple tutsi.

Enfin, Mukasonga met en avant le rôle du patrimoine culturel dans la reconstruction de l'identité post-génocidaire, les survivants cherchant à récupérer des aspects des traditions tutsies que le génocide avait menacé d'effacer. Son roman sert de témoignage culturel, préservant la langue, les rituels et les souvenirs pour les générations à venir. L'engagement de Mukasonga dans cette préservation témoigne d'un effort commun pour maintenir une identité tutsie que le génocide cherchait à détruire. Sa représentation démontre que, bien que l'identité individuelle soit souvent fracturée par le traumatisme, le processus de récupération culturelle sert de moyen pour la communauté tutsie de se redéfinir face à la perte.

Alors, Mukasonga, dans *Inyenzi ou les Cafard* dépeint la reconstruction de l'identité montrant après le génocide comme un voyage à la fois personnel et collectif. Son récit entrelace les souvenirs individuels avec une expérience tutsie plus large, comment les survivants affrontent la perte, la mémoire et le patrimoine culturel. À travers ces représentations, Mukasonga offre une exploration profonde de la manière dont l'identité peut être reconstruite à partir des fragments d'une tragédie partagée.

Conclusion

Inyenzi ou les Cafards offre une exploration poignante de la mémoire, du traumatisme et de la reconstruction de l'identité dans le Rwanda post-génocidaire. À travers ses souvenirs personnels, elle pérennise les souffrances des siens, créant ainsi un pont entre l'expérience individuelle et la mémoire collective des Tutsis. En rendant compte de la peur constante, des pertes irréparables et de la culpabilité de survivre, Mukasonga transmet l'impact dévastateur du génocide sur l'identité

de ceux qui ont vécu ces événements et sur les générations qui suivent. Cette démarche de mémoire devient un devoir, une nécessité pour la narratrice qui, par l'écriture, revendique et préserve l'identité de son peuple tout en se réappropriant la sienne.

La représentation du traumatisme et de la mémoire dans ce récit est aussi une forme de résistance contre l'oubli et l'effacement culturel. L'écriture de Mukasonga constitue un acte de résilience et d'hommage, permettant de transformer la douleur en un témoignage durable pour les générations futures. Par l'évocation de la culture et des traditions tutsie, elle renforce le lien collectif qui unit les survivants et ceux qui ont été perdus, tout en contribuant à la réaffirmation de l'identité tutsie face à la tragédie. Ainsi, *Inyenzi ou les Cafards* devient un puissant témoignage de survie et de dignité, un ouvrage où la mémoire et l'identité sont mélangés du processus de guérison collective, rendant hommage à une identité qui, malgré tout, persiste et se renouvelle.

Références

Caruth, Cathy. *Trauma: Explorations in Memory*. Johns Hopkins UP, 1995.

---. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Johns Hopkins UP, 1996.

Des Forges, Alison. *Aucun témoin ne doit survivre : Le génocide au Rwanda*. Human Rights Watch, 1999.

Halbwachs, Maurice. *Les cadres sociaux de la mémoire*. Presses Universitaires de France, 1952.

Hintjens, Helen M. "Quand l'identité devient un couteau : Réflexions sur le génocide au Rwanda." *Ethnicities*, vol. 1, no. 1, 2001, pp. 25-55.

Human Rights Watch. *Rapport mondial 1999: Rwanda*. Human Rights Watch, 1999.

LaCapra, Dominick. *History and Memory After Auschwitz*. Cornell UP, 1998.

---. *History in Transit: Experience, Identity, Critical Theory*. Cornell UP, 2004.

---. *Writing History, Writing Trauma*. Johns Hopkins UP, 2001.

Mukasonga, Scholastique. *Inyenzi ou les Cafards*. Gallimard, 2006.

Ricoeur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil, 2000.